

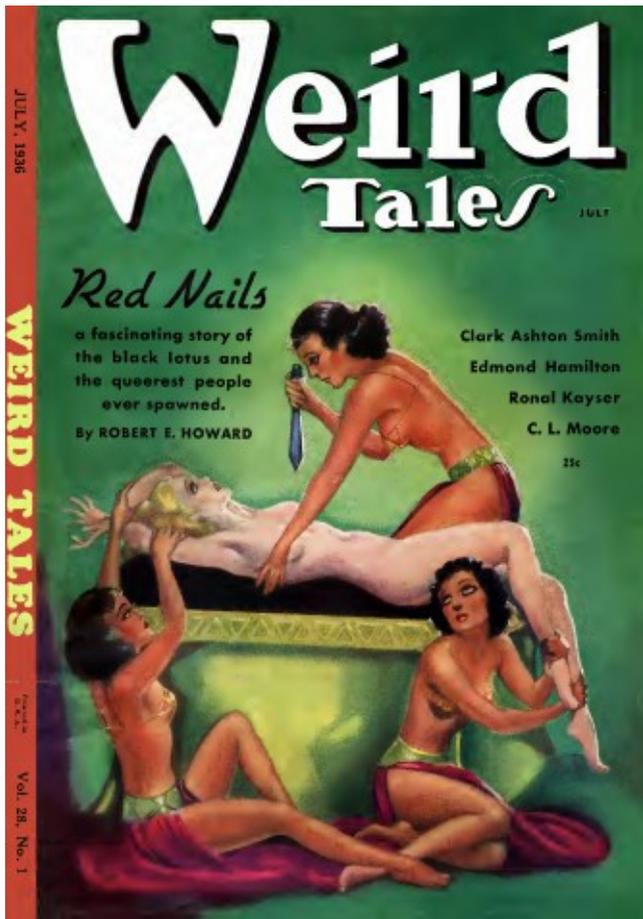
# L'anneau de Toth

## Arthur Conan Doyle



**Gloubik Éditions**  
**2021**

Édition obtenue d'après le texte publié dans *Weird Tales* de juillet 1936.



© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

M. John Vansittart Smith, F.R.S., du 147-A Gower Street, était un homme dont l'énergie et la clarté d'esprit auraient pu le placer au tout premier rang des observateurs scientifiques. Il a été victime, cependant, d'une ambition universelle qui l'a poussé à viser la distinction dans de nombreux sujets plutôt que la prééminence dans un seul. Dans ses débuts, il avait montré une aptitude pour la zoologie et la botanique qui poussait ses amis à le considérer comme un second Darwin, mais lorsqu'un poste de professeur était presque à sa portée, il avait soudainement interrompu ses études pour se consacrer entièrement à la chimie. Là, ses recherches sur les spectres des métaux lui avaient valu d'être nommé membre de la Royal Society ; mais là encore, il joua les coquettes avec son sujet, et après une année d'absence du laboratoire, il rejoignit l'Oriental Society, et présenta un article sur les inscriptions hiéroglyphiques et démotiques d'El Kab, donnant ainsi un exemple couronnant à la fois la versatilité et l'inconsistance de ses talents.

Cependant, le plus inconstant des courtisans finit toujours par se faire prendre, et ce fut le cas de John Vansittart Smith. Plus il s'enfonçait dans l'égyptologie, plus il était impressionné par le vaste champ qu'elle ouvrait au chercheur et par l'extrême

importance d'un sujet qui promettait de faire la lumière sur les premiers germes de la civilisation humaine et sur l'origine de la plupart de nos arts et de nos sciences. M. Smith fut si frappé qu'il épousa immédiatement une jeune femme égyptologue qui avait écrit sur la sixième dynastie, et, s'étant ainsi assuré une base solide d'opérations, il se mit à rassembler des matériaux pour un ouvrage qui devait unir les recherches de Lepsius et l'ingéniosité de Champollion. La préparation de ce *magnum opus* a nécessité de nombreuses visites précipitées aux magnifiques collections égyptiennes du Louvre, et c'est au cours de la dernière d'entre elles, au plus tard à la mi-octobre dernier, qu'il a été impliqué dans une aventure des plus étranges et des plus remarquables.

Les trains avaient été lents et la Manche avait été rude, de sorte que l'étudiant était arrivé à Paris dans un état quelque peu confus et fiévreux. Arrivé à l'hôtel de France, rue Laffitte, il s'était jeté sur un sofa pour quelques heures ; mais, ne pouvant dormir, il résolut, malgré sa fatigue, de se rendre au Louvre, de régler le point qu'il était venu décider, et de prendre le train du soir pour retourner à Dieppe. Ayant pris cette décision, il enfila son grand manteau, car il

faisait un temps pluvieux et cru, et traversa le boulevard des Italiens pour descendre l'avenue de l'Opéra. Une fois au Louvre, il était en terrain connu, et il se dirigea rapidement vers la collection de papyrus qu'il avait l'intention de consulter.

Les plus chaleureux admirateurs de John Vansittart Smith pourraient difficilement prétendre qu'il était un bel homme. Son nez à haut bec et son menton proéminent avaient quelque chose du même caractère aigu et incisif qui distinguait son intellect. Il tenait sa tête à la manière d'un oiseau, et le mouvement de picage avec lequel il lançait ses objections et ses répliques dans la conversation était également semblable à celui d'un oiseau. Alors qu'il se tenait debout, le col haut de son pardessus relevé jusqu'aux oreilles, il aurait pu voir dans le reflet de la vitrine devant lui que son apparence était singulière. Pourtant, il s'en rendit compte brusquement lorsqu'une voix anglaise, derrière lui, s'exclama sur un ton très audible : « Quel mortel à l'allure bizarre ! ».

L'étudiant avait dans sa composition une grande part de vanité mesquine qui se manifestait par un mépris ostentatoire et exagéré de toute considération personnelle. Il eut un rictus méprisant et regarda rigidement le rouleau de papyrus, tandis que

son cœur se remplissait d'amertume contre toute la race des Bretons voyageurs.

« Oui dit une autre voix, c'est vraiment un type extraordinaire ».

« Savez-vous, dit le premier interlocuteur, qu'on pourrait presque croire qu'à force de contempler des momies, ce type est devenu à moitié momie lui-même ? »

« Il a certainement un visage égyptien », dit l'autre.

John Vansittart Smith tourna les talons avec l'intention de faire honte à ses compatriotes par une ou deux remarques corrosives. À sa grande surprise et à son grand soulagement, les deux jeunes gens qui conversaient avaient les épaules tournées vers lui et fixaient l'un des préposés du Louvre qui polissait quelques cuivres de l'autre côté de la pièce.

« Carter nous attendra au Palais Royal », dit l'un des touristes à l'autre, en jetant un coup d'œil à sa montre, et ils s'en furent, laissant l'étudiant à ses occupations.

« Je me demande ce que ces bavards appellent un visage égyptien », pensa John Vansittart Smith, et il se déplaça légèrement afin d'apercevoir le visage de l'homme. Il sursauta lorsque ses yeux se posèrent sur lui. C'était en effet le même visage que celui

avec lequel ses études l'avaient rendu familier. Les traits statuaires réguliers, le front large, le menton bien arrondi et le teint sombre étaient l'exacte contrepartie des innombrables statues, boîtes de momies et tableaux qui ornaient les murs de l'appartement. La chose était au-delà de toute coïncidence. L'homme devait être égyptien. L'angularité des épaules et l'étroitesse des hanches suffisaient à elles seules à l'identifier.

John Vansittart Smith s'approcha du gardien avec l'intention de lui adresser la parole. Il n'était pas doué pour la conversation et trouvait difficile de trouver le juste milieu entre la brusquerie du supérieur et la générosité de l'égal. Lorsqu'il s'approcha, l'homme lui présenta son visage de côté, mais son regard resta toujours fixé sur son travail. Vansittart Smith, fixant ses yeux sur la peau de l'homme, eut l'impression qu'il y avait soudain quelque chose d'inhumain et de surnaturel dans son apparence. Les tempes et les joues étaient aussi glacées et brillantes que du parchemin verni. Il n'y avait aucune suggestion de pores. On ne pouvait imaginer une goutte d'humidité sur cette surface aride. Du front au menton, cependant, elle était hachurée par un million de rides délicates, qui

s'entrecroisaient comme si la nature, dans une humeur maori, avait essayé de créer un motif aussi sauvage et complexe que possible.

« Où est la collection de Memphis ? » demanda l'étudiant, avec l'air maladroit d'un homme qui invente une question dans le seul but d'ouvrir une conversation.

« C'est là », répondit brusquement l'homme en hochant la tête vers l'autre côté de la pièce.

« Vous êtes un Égyptien, n'est-ce pas ? » demanda l'Anglais.

Le préposé se tourna et leva ses étranges yeux sombres vers son interlocuteur. Ils étaient vitreux, avec un éclat brumeux et sec, tel que Smith n'en avait jamais vu dans une tête humaine auparavant. En les regardant, il vit une forte émotion s'accumuler au fond d'eux, qui montait et s'approfondissait jusqu'à ce qu'elle se transforme en un regard qui ressemblait à la fois à de l'horreur et à de la haine.

« Non, monsieur, je suis Français ». L'homme se retourna brusquement et reprit son polissage.

L'étudiant le regarda un moment avec étonnement, puis, se tournant vers une

chaise dans un coin retiré derrière l'une des portes, il entreprit de prendre des notes sur ses recherches parmi les papyrus. Ses pensées, cependant, refusaient de reprendre leur cours naturel. Elles revenaient sur l'énigmatique assistant au visage de sphinx et à la peau parcheminée.

« Où ai-je vu de tels yeux ? » se dit Vansittart Smith. « Ils ont quelque chose de saurien, de reptilien. Il y a la membrane nictitante des serpents », songea-t-il en repensant à ses études de zoologie. « Ça donne un effet brillant. Mais il y avait quelque chose de plus. Il y avait un sentiment de puissance, de sagesse - c'est ainsi que je les ai lus - et de lassitude, de lassitude totale et de désespoir ineffable. Ce n'est peut-être que de l'imagination, mais je n'ai jamais eu une impression aussi forte. Bon sang, il faut que je les regarde à nouveau ! » Il se leva et fit le tour des salles égyptiennes, mais l'homme qui avait excité sa curiosité avait disparu.

L'étudiant s'assit de nouveau dans son coin tranquille et continua à travailler sur ses notes. Il avait tiré des papyrus les informations dont il avait besoin, et il ne lui restait plus qu'à les écrire pendant qu'elles étaient encore fraîches dans sa mémoire. Pendant un certain temps, son crayon parcourut rapidement le papier, mais bientôt

les lignes devinrent moins droites, les mots plus flous, et finalement le crayon tinta sur le sol, et la tête de l'étudiant tomba lourdement sur sa poitrine. Fatigué par son voyage, il dormait si profondément dans son poste solitaire derrière la porte que ni le cliquetis de la garde civile, ni les pas des visiteurs, ni même la forte cloche rauque qui donne le signal de la fermeture, ne suffirent à le réveiller.

L'agitation crépusculaire de la rue de Rivoli s'enfonçait dans l'obscurité, augmentait puis diminuait. Notre Dame, lointaine, sonnait l'heure de minuit, et toujours la silhouette sombre et solitaire était assise en silence dans l'ombre. Ce n'est que vers une heure du matin que, dans un souffle soudain et une inspiration, Vansittart Smith reprit conscience. Pendant un instant, il se rendit compte qu'il s'était endormi dans son fauteuil d'étude à la maison. Cependant, la lune brillait par intermittence à travers la fenêtre non fermée et, tandis que ses yeux parcouraient les rangées de momies et l'interminable éventail de vitrines polies, il se rappela clairement où il était et comment il était arrivé là.

L'étudiant n'était pas un homme nerveux. Il possédait cet amour de la situation

nouvelle qui est propre à sa race. Étirant ses membres à l'étroit, il regarda sa montre et éclata de rire en voyant l'heure. L'épisode ferait une admirable anecdote à introduire dans son prochain article pour alléger les spéculations plus graves et plus lourdes. Il avait un peu froid, mais bien éveillé et très frais. Il n'était pas étonnant que les gardiens l'aient négligé, car la porte projetait sa lourde ombre noire juste devant lui.

Le silence complet était impressionnant. Ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, il n'y avait un grincement ou un murmure. Il était seul avec les hommes morts d'une civilisation morte. Même si la ville extérieure empestait le clinquant du XIXe siècle ! Dans toute cette chambre, il n'y avait guère d'article, depuis l'épi de blé ratatiné jusqu'à la boîte à pigments du peintre, qui n'ait pas résisté à quatre mille ans. C'était l'épave et les débris rejetés par le grand océan du temps de ce lointain empire. De la majestueuse Thèbes, de la seigneuriale Louxor, des grands temples d'Héliopolis, de cent tombes rayées, ces reliques avaient été apportées.

L'étudiant jeta un coup d'œil aux longues silhouettes silencieuses qui vacillaient vaguement dans l'obscurité, aux travailleurs affairés qui étaient maintenant si reposés, et il tomba dans une humeur révérencieuse et pensive. Un sentiment inattendu de sa

propre jeunesse et de son insignifiance l'envahit. S'adossant à sa chaise, il regarda rêveusement la longue perspective de pièces, toutes argentées par le clair de lune, qui s'étendait sur toute l'aile du vaste bâtiment. Ses yeux tombèrent sur la lueur jaune d'une lampe lointaine.

John Vansittart Smith se redressa sur sa chaise, les nerfs à vif. La lumière avançait lentement vers lui, s'arrêtant de temps en temps, puis avançant par à-coups. Le porteur se déplaçait sans bruit. Dans le silence absolu, on ne soupçonnait pas la trace d'un pas.

Une idée de voleurs entra dans la tête de l'Anglais. Il se blottit un peu plus dans son coin. La lumière était à deux pièces de là. Elle était maintenant dans la chambre voisine, et il n'y avait toujours pas de bruit. Avec quelque chose qui s'approchait d'un frisson de peur, l'étudiant observa un visage, flottant pour ainsi dire dans l'air, derrière la lueur de la lampe. La silhouette était enveloppée d'ombre, mais la lumière tombait pleinement sur l'étrange visage avide. On ne pouvait pas se tromper sur les yeux métalliques et étincelants et sur la peau cadavérique. C'était le préposé avec lequel il avait conversé.

La première impulsion de Vansittart

Smith fut de s'avancer et de lui adresser la parole. Quelques mots d'explication éclaircirait l'affaire et lui permettraient sans doute d'être conduit à une porte latérale d'où il pourrait rejoindre son hôtel. Cependant, lorsque l'homme entra dans la chambre, il y avait quelque chose de si furtif dans ses mouvements et dans son expression que l'Anglais changea son intention. Ce n'était manifestement pas un fonctionnaire ordinaire qui faisait sa ronde. L'homme portait des pantoufles à semelles de feutre, marchait en soulevant le buste et jetait des regards rapides de gauche à droite, tandis que sa respiration rapide et haletante faisait vibrer la flamme de sa lampe. Vansittart Smith s'accroupit silencieusement dans l'angle et l'observa attentivement, convaincu que son but était d'une nature secrète et probablement sinistre.

Il n'y avait aucune hésitation dans ses mouvements. Il se dirigea d'un pas léger et rapide vers l'une des grandes caisses et, tirant une clé de sa poche, il la déverrouilla. De l'étagère supérieure, il descendit une momie, qu'il emporta avec lui, et la déposa avec beaucoup de soin et de sollicitude sur le sol. Il plaça sa lampe à côté d'elle, puis, s'accroupissant à la manière orientale, il commença, avec de longs doigts tremblants, à défaire les draps et les bandages qui la

ceinturaient. Tandis que les rouleaux de lin crépitants se détachaient les uns après les autres, une forte odeur aromatique emplit la chambre, et des fragments de bois parfumé et d'épices tombèrent sur le sol de marbre.

Il était clair pour John Vansittart Smith que cette momie n'avait jamais été désenveloppée auparavant. L'opération l'intéressait vivement. Il frémissait de curiosité et sa tête d'oiseau sortait de plus en plus de derrière la porte. Cependant, lorsque le dernier rouleau fut retiré de la tête vieille de quatre mille ans, il fit tout son possible pour étouffer un cri de stupéfaction. D'abord, une cascade de longues tresses noires et brillantes se déversa sur les mains et les bras de l'ouvrier. Un deuxième tour des bandages révéla un front bas et blanc, avec une paire de sourcils délicatement arqués. Un troisième découvrit une paire d'yeux brillants, profondément frangés, et un nez droit et bien coupé ; tandis qu'un quatrième et dernier dévoila une bouche douce, pleine et sensible, et un menton magnifiquement incurvé. L'ensemble du visage était d'une extraordinaire beauté, à l'exception d'un seul défaut : au centre du front, une tache irrégulière de couleur café. C'était un triomphe de l'art de l'embaumeur. Les yeux de Vansittart Smith devenaient de

plus en plus grands à mesure qu'il la contemplait, et il gazouillait dans sa gorge avec satisfaction.

Son effet sur l'égyptologue n'était cependant rien comparé à celui qu'il produisit sur l'étrange assistant. Il jeta ses mains en l'air, se mit à dire des mots très durs, puis, se jetant à terre près de la momie, il l'entoura de ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises sur les lèvres et le front.

« Ma petite ! » gémit-il en français. « Ma pauvre petite ! »

Sa voix se brisa sous l'effet de l'émotion, et ses innombrables rides frémirent et se tordirent, mais l'étudiant observa à la lumière de la lampe que ses yeux brillants étaient toujours aussi secs et sans larmes que deux perles d'acier. Pendant quelques minutes, il resta allongé, le visage crispé, chantonnant et gémissant sur la belle tête. Puis il éclata en un soudain sourire, prononça quelques mots dans une langue inconnue, et se leva d'un bond avec l'air vigoureux de celui qui s'est préparé à un effort.

Au centre de la pièce se trouvait un grand coffret circulaire qui contenait, comme l'étudiant l'avait souvent remarqué, une magnifique collection de bagues et de pierres précieuses de l'Égypte ancienne. Le

préposé s'y dirigea et, après l'avoir déverrouillé, il l'ouvrit. Sur le rebord latéral, il posa sa lampe et, à côté, un petit pot en terre cuite qu'il avait tiré de sa poche. Il prit ensuite une poignée de bagues dans l'étui et, avec un visage sérieux et anxieux, il entreprit de les enduire tour à tour d'une substance liquide provenant du pot de terre, tout en les tenant à la lumière.

Il était manifestement déçu par le premier lot, car il les remit dans la mallette avec mauvaise humeur et en sortit d'autres. L'un d'eux, un anneau massif avec un grand cristal serti dedans, il le saisit et le testa avidement avec le contenu du pot. Instantanément, il poussa un cri de joie et jeta ses bras dans un geste sauvage qui renversa le pot et envoya le liquide ruisseler sur le sol jusqu'aux pieds de l'Anglais. L'assistant sortit un mouchoir rouge de sa poitrine et, après avoir épongé le désordre, il le suivit dans le coin, où en un instant il se trouva face à face avec son observateur.

« Excusez-moi », dit John Vansittart Smith, avec toute la politesse imaginable, « j'ai eu le malheur de m'endormir derrière cette porte ».

« Et vous m'avez observé ? » demanda l'autre en anglais, avec un regard des plus venimeux sur son visage cadavérique.

L'étudiant était un homme de vérité. « J'avoue, dit-il, que j'ai remarqué vos mouvements, et qu'ils ont éveillé ma curiosité et mon intérêt au plus haut degré. »

L'homme sortit de sa poitrine un long couteau à lame flamboyante. « Vous l'avez échappé belle, dit-il, si je vous avais vu il y a dix minutes, je vous l'aurais enfoncé dans le cœur. Si je vous avais vu il y a dix minutes, je vous aurais enfoncé ceci dans le cœur. Mais si vous me touchez ou si vous interférez avec moi de quelque façon que ce soit, vous êtes un homme mort. »

« Je n'ai aucun désir d'interférer avec vous », répondit l'étudiant. « Ma présence ici est tout à fait accidentelle. Tout ce que je demande, c'est que vous ayez l'extrême gentillesse de me faire sortir par une porte latérale. » Il parlait avec beaucoup de suavité, car l'homme pressait encore la pointe de son poignard contre la paume de sa main gauche, comme pour s'assurer de son tranchant, tandis que son visage conservait son expression maligne.

« Si je pensais... dit-il. Mais non, c'est peut-être aussi bien. Quel est votre nom ? »

L'Anglais le donna.

« Vansittart Smith », répéta l'autre. « Êtes-vous le même Vansittart Smith qui a

fait une conférence à Londres sur El Kab ? J'ai vu un rapport à ce sujet. Votre connaissance du sujet est méprisante. »

« Monsieur ! » s'écria l'égyptologue.

« Pourtant, elle est supérieure à celle de beaucoup de gens qui ont des prétentions encore plus grandes. La clé de voûte de notre ancienne vie en Égypte n'était pas les inscriptions ou les monuments dont vous faites tant de cas, mais notre philosophie hermétique et nos connaissances mystiques, dont vous ne dites rien ou presque. »

« Notre ancienne vie ! » répéta le savant, les yeux écarquillés, puis soudain : « Bon Dieu, regardez le visage de la momie ! »

L'homme étrange se retourna et dirigea sa lumière vers la morte, en poussant un long cri triste. L'action de l'air avait déjà défait tout l'art de l'embaumeur. La peau était tombée, les yeux s'étaient enfoncés, les lèvres décolorées s'étaient éloignées des dents jaunes, et la marque brune sur le front montrait à elle seule qu'il s'agissait bien du même visage qui avait montré tant de jeunesse et de beauté quelques minutes auparavant.

L'homme joignit les mains en signe de chagrin et d'horreur. Puis, se maîtrisant par un fort effort, il tourna à nouveau ses yeux

durs vers l'Anglais.

« Cela n'a pas d'importance », dit-il d'une voix tremblante. « Cela n'a pas vraiment d'importance. Je suis venu ici ce soir avec la ferme intention de faire quelque chose. C'est fait. Tout le reste n'est rien. J'ai trouvé ma quête. L'ancienne malédiction est brisée. Je peux la rejoindre. Peu importe sa coquille inanimée, tant que son esprit m'attend de l'autre côté du voile ! »

« Ce sont des paroles folles », dit Vansittart Smith. Il était de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à un fou.

« Le temps presse, et je dois partir », continua l'autre. « Le moment est proche, celui que j'ai attendu pendant tout ce temps épuisant. Mais je dois d'abord vous montrer la sortie. Venez avec moi. »

Levant la lampe, il se tourna vers la chambre désordonnée et conduisit l'étudiant à travers la longue série des appartements égyptiens, assyriens et persans. Au bout de ces derniers, il poussa une petite porte ménagée dans le mur et descendit un escalier de pierre en colimaçon. L'Anglais sentit l'air frais et froid de la nuit sur son front. En face de lui, il y avait une porte qui semblait communiquer avec la rue. À droite

de celle-ci, une autre porte était entrouverte, projetant un jet de lumière jaune dans le passage.

« Entrez là ! » dit brièvement le gardien.

Vansittart Smith hésita. Il avait espéré être arrivé au bout de son aventure. Pourtant, sa curiosité était forte. Il ne pouvait pas laisser l'affaire en suspens, aussi suivit-il son étrange compagnon dans la chambre éclairée.

C'était une petite pièce, comme celle que l'on consacre à un concierge. Un feu de bois étincelait dans la grille. D'un côté se trouvait un lit à roulettes, et de l'autre une chaise en bois grossier, avec au centre une table ronde qui portait les restes d'un repas. En jetant un coup d'œil autour de lui, le visiteur ne pouvait que constater avec un frisson toujours renouvelé que tous les petits détails de la pièce étaient d'une conception des plus pittoresques et d'une facture antique. Les chandeliers, les vases sur la cheminée, les fers à repasser, les ornements sur les murs, tout était tel qu'il avait l'habitude de l'associer à un passé lointain. L'homme aux yeux lourds et noueux s'assit sur le bord du lit et fit signe à son invité de s'asseoir.

« Il se peut qu'il y ait un dessein dans tout cela », dit-il, parlant toujours un excellent anglais. « Il se peut qu'il ait été

décrété que je devais laisser un témoignage derrière moi pour servir d'avertissement à tous les mortels téméraires qui voudraient s'opposer aux mécanismes de la nature. Je vous le laisse. Faites-en l'usage que vous voulez. Je vous parle maintenant, au seuil de l'autre monde.

« Je suis, comme vous l'avez deviné, un Égyptien, non pas une des races d'esclaves abattus qui habitent maintenant le delta du Nil, mais un survivant de ce peuple plus féroce et plus courageux qui a apprivoisé l'Hébreu, repoussé l'Éthiopien dans les déserts du sud, et construit ces œuvres puissantes qui ont fait l'envie et l'émerveillement de toutes les générations suivantes. C'est sous le règne de Thoutmosis, seize cents ans avant la naissance du Christ, que j'ai vu la lumière pour la première fois. Vous vous éloignez de moi. Attendez, et vous verrez que je suis plus à plaindre qu'à craindre.

« Je m'appelais Sosra. Mon père avait été le grand prêtre d'Osiris dans le grand temple d'Abaris, qui se trouvait en ce temps-là sur la branche bubastique du Nil. J'ai été élevé dans le temple et formé à tous ces arts mystiques dont parle votre propre Bible. J'étais un élève doué. Avant mes seize ans, j'avais appris tout ce que le prêtre le plus sage pouvait m'enseigner. À partir de ce

moment-là, j'ai étudié les secrets de la nature pour moi-même, et je n'ai partagé mes connaissances avec personne.

« De toutes les questions qui m'attiraient, il n'y en a aucune sur laquelle j'ai travaillé aussi longtemps que sur celles qui concernent la nature de la vie. J'ai sondé profondément le principe vital. Le but de la médecine avait été de chasser la maladie lorsqu'elle apparaissait. Il me semblait que l'on pouvait concevoir une méthode qui fortifierait le corps au point d'empêcher la faiblesse ou la mort de s'emparer de lui.

« Il est inutile que je vous raconte mes recherches. Vous ne les comprendriez guère si je le faisais. Elles ont été effectuées en partie sur des animaux, en partie sur des esclaves, et en partie sur moi-même. Il suffit de savoir que leur résultat a été de me fournir une substance qui, injectée dans le sang, donne au corps la force de résister aux effets du temps, de la violence ou de la maladie. Elle ne confère pas l'immortalité, mais sa puissance dure des milliers d'années. Je l'ai utilisé sur un chat, puis j'ai drogué la créature avec les poisons les plus mortels. Le chat est vivant en Basse-Égypte à l'heure actuelle. Il n'y avait rien de mystérieux ou de magique dans cette affaire. Il s'agissait simplement d'une découverte chimique, qui pourrait bien être faite à

nouveau.

« L'amour de la vie est élevé chez les jeunes. Il me semblait que j'avais rompu avec tous les soins humains, maintenant que j'avais aboli la douleur et repoussé la mort à une telle distance. Le cœur léger, je versai dans mes veines la substance maudite. Puis je cherchai quelqu'un à qui je pourrais faire du bien. Il y avait un jeune prêtre de Thot, du nom de Parmes, qui avait gagné ma bienveillance par sa nature sérieuse et son dévouement à ses études. Je lui ai chuchoté mon secret et, à sa demande, je lui ai injecté mon élixir. Je me disais qu'à présent, je ne serais jamais sans un compagnon du même âge que moi.

« Après cette grande découverte, je relâchai quelque peu mes études, mais Parmes poursuivit les siennes avec une énergie redoublée. Chaque jour, je le voyais travailler avec ses flacons et son distillateur dans le temple de Thot, mais il me parlait peu du résultat de ses travaux. Pour ma part, j'avais l'habitude de me promener dans la ville et de regarder autour de moi avec exaltation en pensant que tout cela était destiné à disparaître, et que je devais rester seul. Les gens s'inclinaient devant moi, car la renommée de mon savoir s'était répandue.

« La guerre faisait rage à cette époque,

et le grand roi avait envoyé ses soldats à la frontière orientale pour chasser les Hyksos. Un gouverneur fut également envoyé à Abaris, afin qu'il la garde pour le roi. J'avais beaucoup entendu parler de la beauté de la fille de ce gouverneur, mais un jour que je me promenais avec Parmes, nous la rencontrâmes, portée sur les épaules de ses esclaves.

« J'ai été frappé par l'amour comme par la foudre. Mon cœur est sorti de moi. J'aurais pu me jeter sous les pieds de ses porteurs. C'était ma femme. La vie sans elle était impossible. J'ai juré sur la tête d'Horus qu'elle serait à moi. Je l'ai juré au prêtre de Thot. Il s'est détourné de moi avec un front aussi noir que minuit.

Il n'est pas nécessaire de te raconter notre cour. Elle a fini par m'aimer comme je l'aimais. J'appris que Parmes l'avait vue avant moi et lui avait montré qu'il l'aimait aussi, mais je pouvais sourire de sa passion, car je savais que son cœur était le mien. La peste blanche s'était abattue sur la ville et beaucoup étaient frappés, mais j'imposais mes mains aux malades et les soignais sans crainte ni mépris. Elle s'émerveillait de mon audace. Je lui ai alors révélé mon secret et l'ai suppliée de me laisser utiliser mon art

sur elle.

« Ta fleur ne sera pas fanée, Atma, lui ai-je dit. D'autres choses peuvent passer, mais toi et moi, et notre grand amour l'un pour l'autre, nous survivrons à la tombe du roi Chefru ».

« Mais elle était pleine d'objections timides et virginales. « Était-ce bien ? » demanda-t-elle. N'était-ce pas contrarier la volonté des dieux ? Si le grand Osiris avait voulu que nos années soient si longues, ne l'aurait-il pas fait lui-même ?

« Par des paroles affectueuses et aimantes, j'ai vaincu ses doutes, et pourtant elle a hésité. C'était une grande question, disait-elle. Elle voulait y réfléchir pour cette nuit. Demain matin, je connaîtrais sa décision. Une nuit n'était sûrement pas trop demander. Elle souhaitait prier Isis de l'aider à prendre sa décision.

« Le cœur serré et avec un triste pressentiment de malheur, je l'ai laissée avec ses tireuses. Au matin, lorsque le sacrifice matinal fut terminé, je me précipitai chez elle. Une esclave effrayée me rencontra sur les marches. Sa maîtresse était malade, disait-elle, très malade. Dans un accès de frénésie, je me frayai un chemin à travers les serviteurs et me précipitai dans le hall et le couloir jusqu'à la chambre de mon Atma. Elle

était couchée sur son divan, la tête haute sur l'oreiller, le visage pâle et l'œil vitreux. Sur son front brillait une seule tache violette en colère. Je connaissais cette marque de l'enfer depuis longtemps. C'était la cicatrice de la peste blanche, le signe de la mort.

« Pourquoi devrais-je parler de cette époque terrible ? Pendant des mois, j'étais fou, fiévreux, délirant, et pourtant je ne pouvais pas mourir. Jamais un Arabe n'a eu autant soif des puits sucrés que moi de la mort. Si le poison ou l'acier avaient pu raccourcir le fil de mon existence, j'aurais bientôt rejoint mon amour dans le pays au portail étroit. J'ai essayé, mais cela n'a servi à rien. L'influence maudite était trop forte sur moi.

« Une nuit, alors que j'étais couché sur mon lit, faible et fatigué, Parmes, le prêtre de Thot, vint dans ma chambre. Il se tenait dans le cercle de la lumière de la lampe, et il me regardait avec des yeux brillants d'une joie folle. »

« Pourquoi as-tu laissé mourir la jeune fille ? demanda-t-il, pourquoi ne l'as-tu pas fortifiée comme tu m'as fortifié ? »

« Je suis arrivé trop tard, répondis-je. Mais j'avais oublié. Vous aussi vous l'aimiez. Vous êtes mon compagnon d'infortune. N'est-il pas terrible de penser aux siècles qui

vont s'écouler avant que nous ne la revoyions ? Insensés, insensés que nous étions, de prendre la mort pour ennemie ! »

« Vous pouvez dire cela, s'écria-t-il, avec un rire sauvage, les mots sortent bien de vos lèvres. Pour moi, ils n'ont aucun sens. »

« Que voulez-vous dire ? m'écriai-je en me relevant sur mon coude. « Sûrement, mon ami, ce chagrin vous a retourné le cerveau. »

Son visage était enflammé de joie, et il se tordait et tremblait comme quelqu'un qui a un démon.

« Savez-vous où je vais ? » demanda-t-il.

« Non, répondis-je, je ne saurais le dire. »

« Je vais vers elle, dit-il. Elle repose embaumée dans la tombe la plus éloignée, près du double palmier, au-delà du mur de la ville. »

« Pourquoi y vas-tu ? » demandai-je.

« Pour mourir, cria-t-il, pour mourir ! Je ne suis pas lié par les entraves de terre. »

« Mais l'élixir est dans ton sang ! » ai-je crié.

« Je peux le défier, dit-il, j'ai trouvé un principe plus fort qui le détruira. Il agit en ce

moment même dans mes veines, et dans une heure je serai un homme mort. Je la rejoindrai, et vous resterez en arrière ».

« En le regardant, je voyais qu'il disait des paroles de vérité. La lumière dans ses yeux m'a dit qu'il était en effet au-delà du pouvoir de l'élixir. »

« Vous allez m'apprendre ! » hurlai-je.

« Jamais ! » répondit-il.

« Je t'en supplie, par la sagesse de Thot, par la majesté d'Anubis ! »

« C'est inutile », dit-il froidement.

« Alors je vais le découvrir », m'écriai-je.

« Tu ne peux pas, répondit-il, cela m'est venu par hasard. Il y a un ingrédient que tu ne pourras jamais obtenir. À part celui qui se trouve dans l'anneau de Thot, on ne pourra jamais en fabriquer d'autre.

« Dans l'anneau de Thot ! Je répétais : « Où est donc l'anneau de Thot ? »

« Cela aussi, tu ne le sauras jamais, répondit-il. Tu as gagné son amour. Qui a gagné à la fin ? Je te laisse à ta sordide vie terrestre. Mes chaînes sont brisées. Je dois partir ! » Il tourna le talon et s'enfuit de la chambre. Au matin, on m'annonça que le prêtre de Thot était mort.

« Après cela, j'ai passé mes journées à étudier. Je devais trouver ce poison subtil qui était assez fort pour détruire l'élixir. De l'aube à minuit, je me suis penché sur l'éprouvette et le fourneau. Par-dessus tout, j'ai recueilli les papyrus et les flacons chimiques du prêtre de Thot. Hélas ! ils m'ont peu appris. De temps à autre, une allusion ou une expression perdue faisait naître l'espoir dans mon cœur, mais rien de bon n'en sortait. Pourtant, mois après mois, je luttais. Quand mon cœur s'affaiblissait, je me dirigeais vers la tombe près des palmiers. Là, près du cercueil mort d'où le bijou avait été extrait, je sentais sa douce présence et lui murmurais que je la rejoindrais si un esprit mortel pouvait résoudre l'énigme.

Parmes avait dit que sa découverte était liée à l'anneau de Thot. J'avais quelques souvenirs de la babiole. C'était un grand et lourd cercle, nu, non pas d'or, mais d'un métal plus rare et plus lourd provenant des mines du Mont Harbal. Du platine, comme vous dites. L'anneau avait, je m'en souviens, un cristal creux serti dedans, dans lequel quelques gouttes de liquide pouvaient être stockées. Or, le secret de Parmes ne pouvait pas être lié au seul métal, car il y avait de nombreux anneaux de ce métal dans le temple. N'était-il pas plus probable qu'il ait stocké son précieux poison dans la cavité du

cristal ? Je venais à peine d'arriver à cette conclusion qu'en fouillant dans ses papiers, j'en trouvai un qui m'apprit qu'il en était bien ainsi et qu'il y avait encore du liquide inutilisé.

« Mais comment trouver l'anneau ? Il n'était pas sur lui lorsqu'on l'a déshabillé pour l'embaumeur. Je m'en suis assuré. Il n'était pas non plus dans ses effets personnels. En vain, j'ai fouillé toutes les pièces où il est entré, toutes les boîtes, tous les vases, tous les objets qu'il a possédés. J'ai passé au crible le sable du désert aux endroits où il avait l'habitude de marcher, mais, quoi que je fasse, je n'ai trouvé aucune trace de l'anneau de Thot. Pourtant, il se peut que mes travaux auraient surmonté tous les obstacles s'il n'y avait pas eu un nouveau malheur inattendu.

« Une grande guerre avait été menée contre les Hyksos, et les capitaines du grand roi avaient été exterminés dans le désert, avec tous leurs archers et cavaliers. Les tribus de bergers étaient sur nous comme les sauterelles dans une année sèche. Du désert de Shur au grand lac amer, le sang coulait le jour et le feu la nuit. Abaris était le rempart de l'Égypte, mais nous n'avons pas pu retenir les sauvages. La ville est tombée. Le gouverneur et les soldats ont été passés au fil de l'épée et j'ai été emmené en captivité,

comme beaucoup d'autres.

« Pendant des années, j'ai gardé le bétail dans les grandes plaines près de l'Euphrate. Mon maître mourut, et son fils vieillit, mais j'étais toujours aussi loin de la mort. Enfin, je me suis échappé sur un chameau rapide, et j'ai fait mon chemin jusqu'en Égypte. Les Hyksos s'étaient installés dans le pays qu'ils avaient conquis, et leur propre roi y régnait. Abaris avait été rasée, la ville avait été brûlée et il ne restait du grand temple qu'un monticule disgracieux. Partout, les tombes avaient été fouillées et les monuments détruits. De la tombe de mon Atma, il ne restait aucun signe. Elle était enfouie dans les sables du désert, et les palmiers qui marquaient l'endroit avaient disparu depuis longtemps. Les papiers de Parmes et les vestiges du temple de Thot furent détruits ou dispersés dans les déserts de Syrie. Toute recherche à leur sujet fut vaine.

« Dès lors, j'abandonnai tout espoir de retrouver l'anneau ou de découvrir la drogue subtile. Je me suis mis à vivre aussi patiemment que possible jusqu'à ce que l'effet de l'élixir se dissipe. Comment pouvez-vous comprendre combien le temps est une chose terrible, vous qui n'avez d'expérience que de l'étroitesse du chemin qui sépare le berceau de la tombe ! Je le sais à mes dépens, moi qui ai flotté sur tout le courant

de l'histoire. J'étais vieux quand Ilium est tombé. J'étais très vieux quand Hérodote est venu à Memphis. J'étais accablé par les années quand le nouvel évangile est arrivé sur Terre. Pourtant, vous me voyez comme les autres hommes, avec l'élixir maudit qui adoucit encore mon sang et me protège de ce que je voudrais courtiser. Maintenant, enfin, enfin, j'en suis venu à bout !

« J'ai voyagé dans tous les pays et j'ai cotôyé toutes les nations. Toutes les langues se ressemblent pour moi. Je les ai toutes apprises pour aider à passer le temps. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle lenteur ils se sont écoulés, la longue aube de la civilisation moderne, les mornes années intermédiaires, les sombres temps de la barbarie. Ils sont tous derrière moi maintenant. Je n'ai jamais regardé une autre femme avec les yeux de l'amour. Atma sait que j'ai été constant envers elle.

« J'avais l'habitude de lire tout ce que les savants avaient à dire sur l'Égypte ancienne. J'ai occupé de nombreuses positions, parfois riches, parfois pauvres, mais j'ai toujours trouvé de quoi acheter les revues qui traitent de ces sujets.

« Il y a environ neuf mois, j'étais à San Francisco, où j'ai lu un compte rendu de certaines découvertes faites dans le

voisinage d'Abaris. On y disait que l'excavateur s'était occupé d'explorer des tombes récemment mises au jour. Dans l'une d'elles, une momie non ouverte avait été trouvée avec une inscription sur le boîtier extérieur indiquant qu'elle contenait le corps de la fille du gouverneur de la ville à l'époque de Thoutmosis. Il ajoutait qu'en retirant la boîte extérieure, on avait découvert une grande bague en platine sertie de cristal, qui avait été posée sur la poitrine de la femme embaumée. C'est donc là que Parmes avait caché l'anneau de Thot. Il pouvait dire qu'il était en sécurité, car aucun Égyptien ne souillerait jamais son âme en déplaçant ne serait-ce que l'étui extérieur d'un ami enterré.

« Cette nuit-là, je quittai San Francisco et, quelques semaines plus tard, je me retrouvai à Abaris, si quelques tas de sable et des murs en ruine peuvent conserver le nom de la grande ville. Je me suis précipité vers les Français qui creusaient là et leur ai demandé la bague. Ils m'ont répondu que l'anneau et la momie avaient été envoyés au Musée de Boulak au Caire. Je me suis rendu à Boulak, mais j'ai appris que Mariette Bey les avait réclamés et les avait envoyés au Louvre. Je les ai suivis et là enfin, dans la chambre égyptienne, je suis tombé, après près de quatre mille ans, sur les restes de

mon Atma et sur l'anneau que j'avais si longtemps cherché.

« Mais comment pouvais-je mettre la main sur eux ? Comment pouvais-je les avoir pour moi tout seul ? Il se trouve que le poste de préposé était vacant. Je suis allé voir le directeur. Je l'ai convaincu que je connaissais bien l'Égypte. Dans mon empressement, j'en ai trop dit. Il m'a fait remarquer qu'une chaise de professeur me conviendrait mieux qu'un siège à la conciergerie. J'en savais plus, disait-il, que lui. Ce n'est qu'en faisant une gaffe, et en lui laissant croire qu'il avait surestimé mes connaissances, que je l'ai persuadé de me laisser transporter dans cette chambre les quelques effets que j'ai conservés. C'est ma première et ma dernière nuit ici.

« Telle est mon histoire, M. Vansittart Smith. Je n'ai pas besoin d'en dire plus à un homme de votre sensibilité. Par un étrange hasard, vous avez vu cette nuit le visage de la femme que j'ai aimée en ces jours lointains. Il y avait de nombreuses bagues avec des cristaux dans l'écrin, et j'ai dû tester le platine pour être sûr de celle que je voulais. Un coup d'œil au cristal m'a montré que le liquide se trouve bien à l'intérieur et que je vais enfin pouvoir me débarrasser de

cette santé maudite qui m'a été pire que la plus infecte des maladies. Je n'ai plus rien à vous dire. Je me suis déchargé de mon fardeau. Vous pouvez raconter mon histoire ou la taire à votre gré. C'est à vous de choisir. Je vous dois des excuses, car vous avez échappé de peu à la mort cette nuit. J'étais un homme désespéré, et je ne me laissais pas décourager dans mes intentions. Si je vous avais vu avant que la chose ne soit faite, j'aurais pu vous empêcher de vous opposer à moi ou de donner l'alerte. Voici la porte. Elle donne sur la rue de Rivoli. Bonne nuit ! »

L'Anglais jeta un coup d'œil en arrière. Pendant un instant, la silhouette maigre de Sosra l'Égyptien se tenait encadrée dans l'étroite porte. L'instant d'après, la porte avait claqué, et le lourd bruit d'un verrou s'était brisé dans la nuit silencieuse.

C'est le deuxième jour après son retour à Londres que M. John Vansittart Smith a vu le récit concis suivant dans la correspondance parisienne du Times :

« Curieux événement au Louvre - Hier matin, une étrange découverte a été faite dans la principale chambre égyptienne. Les ouvriers qui sont employés pour nettoyer les salles le matin ont trouvé un des préposés

étendu mort sur le sol, les bras autour d'une des momies. Son étreinte était si étroite que ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'ils ont pu être séparés. L'un des coffrets contenant des bagues de valeur avait été ouvert et fouillé. Les autorités sont d'avis que l'homme emportait la momie dans l'idée de la vendre à un colporteur privé, mais qu'il a été terrassé sur le champ par une maladie de cœur de longue date. On dit qu'il s'agissait d'un homme d'âge incertain et aux habitudes excentriques, sans aucune famille vivante pour pleurer sa fin dramatique et prématurée. »